

Figures stigmatisées dans l'histoire du système de la pensée européenne depuis l'Antiquité jusqu'à l'ère rationnel : la magicienne, l'alchimiste et l'artisan

* Dr. Sara ELSINGABY

Résumé

L'article ci-contre trace un itinéraire dans l'histoire de la pensée européenne depuis l'Antiquité jusqu'aux Lumières : un itinéraire de la place des figures stigmatisées dans l'évolution de la pensée occidentale.

Les figures stigmatisées sont des couches marginalisées et exclues : à chaque ère sa figure bannie. L'ère du sommeil de la raison – depuis l'Antiquité au Moyen Age – s'est acharné contre la femmes et l'a exclue de la vie politique et même sociale parce qu'elle était toujours mal vue et soupçonnée de pouvoirs qui contrarient l'autorité religieuse sur les esprits. Cette stigmatisation va s'étendre et condamner toutes les formes d'objection politique ; ainsi tous ceux et celles qui s'opposent au pouvoir doivent passer au bûcher parce que jugés hérétiques et sorciers.

Puis arrive l'âge de la Raison avec Descartes. Surgissent alors d'autres figures tenant une place importante dans l'évolution des systèmes de la pensée européenne : l'alchimiste et l'artisan. Cette fois-ci, le contexte historique sauve ces figures du bûcher parce qu'interdit depuis Louis XIV.

L'alchimiste et l'artisan contribuent à broser le portrait actuel des sociétés soumises à la machine. Mais quelles autres figures surgiront si les sociétés refusent leur esclavagisme aux machines ? Un débat qui ne tarit pas.

شخصيات موصومة في تاريخ نظام الفكر الأوروبي من العصور القديمة إلى العصر الرشيد: الساحر ، الخيميائي والحرفي ، د. سارة السنجابي راشد الملخص

كجزء لا يتجزأ من التراث الثقافي الإنساني ، تمثل الشخصيات المهمشة تارة حقيقة وتارة خيال.. كجزء لا يتجزأ من التراث الثقافي الإنساني ، تمثل الشخصيات المهمشة تارة حقيقة وتارة خيال.. ماذا يحدث للساحرات والحرفيين في أدب وأنظمة الفكر الحديث من العصور القديمة إلى يومنا هذا؟ هل هناك خيط تاريخي وثقافي يربط تطور هذه الشخصيات الموصومة؟

العديد من الإنتاجات الأدبية والثقافية الحديثة قامت باستخدام هذه الشخصيات الثانوية. لأسباب تاريخية، كان يتم دائماً التفكير بالسحر والحرف اليدوية كتمارين خطيرة. واحد ارتبط في الأذهان بالنساء. كانت تلك النماذج ثانوية ومهمشة تعيش بمعزل عن المجتمع ، أحياناً طوعية ، وأحياناً جبرية (منفي). السحر والتقنية ماهي الا ادوات مساعدة للبشر منذ العصور القديمة اليونانية أو لا ضد مصائر قاتلة ثم ضد إطلاق العنان للطبيعة.

نقترح نهجاً لهذا الموضوع وفقاً لفترتين: الأولى من العصور القديمة اليونانية إلى العصور الوسطى ثم من العصور الوسطى إلى العصر الحديث.

1. السحر والحرف من العصور القديمة وحتى العصور الوسطى
 2. السحر والخيمياء والعقل من العصور الوسطى إلى التنوير
- لا يمكننا التفكير في تاريخ الأفكار – حتى الأكثر حداثة – دون العودة في الوقت ولكن هذه المرة نقترح خط سير للعودة إلى المصادر وفقاً لرؤيته موازيه، ملء بالمهمشين: السحرة ، الجنيات ، الخيميائيون والحرفيون من العصور القديمة إلى العصر العقلاني الذي افتتحه ديكرات.

« *La sorcière pardonne au diable pas aux hommes* »
Michelet, La sorcière

Partie intégrante du patrimoine culturel humain, les figures marginalisées représentent l'Altérité tantôt réelle et tantôt fantasmée. Ces figures jouissent d'une durabilité ultra-temporelle dans l'imaginaire social. Parmi celles-ci, nous avons choisi : la magicienne-sorcière, les alchimistes et enfin les artisans.

Que deviennent sorcières et artisans dans la littérature et les systèmes de la pensée moderne depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ? Y a-t-il un fil historique et culturel qui relie l'évolution de ces figures stigmatisées ?

Nombreux sont, dans les productions littéraires et culturelles modernes, les usages, les sens et les visages de ces figures mineures.

Pour des raisons historiques, la sorcellerie et l'artisanat ont presque toujours été pensés et représentés comme pratiques dangereuses.

Le terme « artisanat et artisan » englobe une série variée de métiers depuis l'Antiquité tantôt robustes et tantôt raffinés, partant des fossoyeurs aux bijoutiers : nous nous attardons plutôt dans cet article sur les métiers - bannis ou condamnés- à un moment donné de l'Histoire ; métiers à mi-chemin entre artisanat, ingénierie, sciences.

La sorcellerie fut associée aux femmes et l'artisanat aux hommes : distinction révélatrice. Ils ont également été associés à des figures mineures et marginalisées vivant à l'écart de la société, dans un isolement tantôt volontaire tantôt imposé (exil).

La magie et la technique ont été des secours aux mortels depuis l'Antiquité grecque d'abord contre des destins funestes puis contre le déchaînement de la Nature.

Nous proposons une approche de ce thème en fonction de deux périodes : d'abord partant de l'Antiquité grecque au Moyen Age puis du Moyen Age à l'ère rationnel.

I. Sorcellerie et artisanat de l'Antiquité au Moyen Age

« Nature les a faites! sorcières. C'est le génie propre à la femme et à son tempérament. Elle naît fée. Par le retour régulier de l'exaltation, elle est Sibylle. Par amour, elle est magicienne. Par sa finesse, sa malice (souvent fantasque et bienfaisante), elle est sorcière, et fait le sort, du moins endort, trompe les maux... L'homme chasse et combat. La femme s'ingénie, imagine ; elle enfante des songes et des dieux. Elle est voyante à certains séjours ; elle a l'aile infinie du

désir et du rêve. Pour mieux compter le temps, elle observe le ciel. Mais la terre n'a pas moins son cœur. »

La « sorcière », à la fois victime, assaillante et pourchassée est une figure centrale de l'imaginaire social. Ses visages, en effet, sont nombreux et variés. Historiquement, d'abord, parce que la sorcellerie en elle-même, plus ancienne que l'Occident chrétien, existait bien avant l'installation des bûchers à la fin du Moyen Âge et pendant la Renaissance. Culturellement, ensuite, parce que la sorcière, figure folklorique et littéraire, est vulnérable aux réinterprétations : comme toute injure ou identité stigmatisée.

La sorcellerie a hanté l'imaginaire depuis l'Antiquité mais son procès c'est-à-dire sa stigmatisation n'a commencé qu'au Moyen Age parce que c'est à cette époque que le Pape Jean XXII promulgua vers 1326 en Avignon le décret qui assimila la sorcellerie à une hérésie ; ensuite l'an 1486 l'ouvrage « tristement célèbre » Malleus Maleficarum (Le Marteau des sorcières) de Henrich Kramer et Jacques Sprenger sera publié et demeura le guide et la lumière des tribunaux d'inquisition : la voix vive de la terreur. La sorcellerie est trop liée à ce contexte ténébreux de l'époque.

Depuis les premières sources littéraires des scènes montrent des femmes ayant un accès privilégié à la magie. Ces magiciennes ne seront pas de simples personnages de la fiction littéraire, mais bien davantage, elles seront à leur tour une incarnation historique de toute une philosophie politique, sociale et religieuse.

a-L'Antiquité :

A l'Antiquité, tous les récits de sorcellerie et de magie font partie des mythes. Au début de l'Antiquité, l'homme s'arroge le pouvoir social et les sociétés deviennent patriarcales.

Dans la Genèse, la femme est tentatrice, l'autre figure du Mal. Dans la plus haute Antiquité, la femme est déclarée mineure vis-à-vis de la loi ; elle ne possède aucun droit civique. Pour le législateur grec ou romain, sa faiblesse d'esprit légitime ses incapacités juridiques : c'est l'homme qui possède la puissance paternelle (patria potestas). De même, elle ne peut participer à la vie de la cité : l'Athénienne doit sortir du foyer accompagnée d'une esclave et ne peut assister ni aux jeux, ni aux présentations théâtrales.

Toutefois, l'homme, dans la majorité des cas, est à l'origine de la malédiction de ces femmes ; même plus, ce sont les hommes qui recourent le plus souvent – à cette époque- aux magiciennes et aux sorcières pour des raisons

différentes. Avec le temps, cette aptitude au mal fera passer donc tous les maux causés par des femmes pour de la magie et de la sorcellerie : la femme en désordre moral est sorcière, la femme désobéissante est sorcière, la femme sceptique est sorcière, la femme qui ose protester contre un ordre injuste est sorcière, la femme séduisante est sorcière, la femme qui se venge est sorcière... etc.

En Mésopotamie et l'Égypte ancienne, régnaient les figures des grandes déesses, comme Ishtar, Astarté et Isis, dont les sorcières du répertoire gréco-romain en sont des héritières. Les déesses n'étaient pas stigmatisées comme sorcières mais elles jouissaient d'un pouvoir supérieur sur les esprits, les corps et la marche du temps.

a.1. Circé

Circé, citée par Homère comme experte en poisons et drogues propres à métamorphoser, puis par Baudelaire dans *Voyage*, est une figure attirante et effrayante et l'une des magiciennes les plus connues de l'Antiquité.

Elle appartient à un monde féminin : la magie se transmet par les femmes de la famille ; dans son île, pas de mâles, sauf les hommes métamorphosés. Son nom signifie « épervière » : oiseau de proie dont la femelle est plus grande que le mâle.

Circé présente un triple danger pour les visiteurs qu'elle accueille et qui en général foncent dans une léthargie ou sont transformés en porcs : l'oubli de la patrie, l'oubli de la famille et de l'épouse : c'est le pouvoir de la séduction. Elle connaît l'usage de chaque plante et les effets qu'on obtient de leur mélange. » Avec ces plantes, Circé métamorphose les hommes en animaux :

« Mille monstres différents marchaient sur ses pas comme un troupeau qui suit son pasteur. Leur corps est un bizarre assemblage de l'homme et de la bête. » (Apollonios de Rhodes)

On peut dire que Circé est l'incarnation de l'instabilité, l'horreur du mélange : le mélange des herbes qui transforment les humains en animaux monstrueux et le mélange des espèces (l'humain et la flore), l'angoisse de la tromperie funeste réservée aux voyageurs qui cherchent un abri chez elle et qui peuvent être surpris par le poison dans la nourriture. Elle est, à l'image de toutes les magiciennes et sorcières, « cœur cruel qui point sous le sourire ». Elle révèle aux hommes leur faiblesse devant la beauté féminine. Jean Rousset dans son ouvrage *Circé et le paon* écrit :

«Circé incarne le monde des formes en mouvement, des identités instables, dans un univers en métamorphose conçu à l'image de l'homme (...) pris de vertige entre des moi-multiples, oscillant entre ce qu'il est et ce qu'il paraît être. »

Le mérite de cette figure est bien révélateur : elle n'est pas seulement l'image de la première sorcière de la culture occidentale ; elle a même donné naissance au verbe « ensorceler » mais le plus important c'est qu'elle n'obéit pas aux stéréotypes culturels de la vieille sorcière au nez crochu versée sur la préparation des potions ; c'est une belle femme qui se sert de sa beauté et de ses pouvoirs pour dominer les hommes et ne sera vaincue que parce qu'elle a cédé à l'amour d'Ulysse.

C'est là toute la différence entre Circé et Médée. Médée connaît des aventures tragiques et improbables finissant par l'accuser d'avoir tué ses enfants pour se venger de son époux trompeur. Médée utilise la magie noire pour servir ses propres fins. Circé n'a pas de but précis que de voir contrôler les hommes et les mettre à son service. C'est pourquoi elle peut aussi incarner l'image de la femme fatale qui se sert de tout pour mettre en évidence son charme ; charme qui manie les hommes et les rend vulnérables.

a.2. Médée

La légende de Médée est sombre, ponctuée d'une succession de meurtres et de fuites dans toute la Grèce. Nièce de Circé, Médée incarne le danger et l'excès féminin.

Son nom Medeia la relie à la métis, à la ruse et à l'intelligence parce qu'étymologiquement son nom se rattache aux verbes médésthā

« imaginer, inventer, préparer, méditer, machiner » et méthein « veiller, prendre des mesures pour ». Chez Sénèque, elle incarne le danger et inspire la peur. Chez Euripide, elle est appelée « skuthropon » : sombre face. (CF annexe 1)

D'après la légende, Médée est infanticide d'où sa cruauté. Dans d'autres versions moins populaires de la légende, Médée n'a pas tué ses enfants mais elle les cachait dans le sanctuaire de Héra Akraia par peur et par désir de les immortaliser et c'est dans leur cachette qu'ils ont péri.

Si l'on suit de près l'évolution de cette figure dans la fiction littéraire et artistique, Médée passait d'abord pour une magicienne bienfaisante : guérir la

stérilité, rajeunir par le chaudron de jeunesse. Mais à partir du III^e siècle, cette séquence narrative de la magicienne bienfaitrice disparaît.

En fait ce sont l'ambiguïté et la dualité de ses femmes recluses qui ébranlent l'imaginaire. Médée et ses mouvements, ses regards et propos révèlent tantôt d'une femme dangereuse et fatidique parce que magicienne, et tantôt d'une princesse amoureuse mais trompée par la trahison qui déclenche chez elle une vengeance irréversible et une colère farouche.

Cette ambiguïté devient une source d'inspiration pour les auteurs et les artistes : Pierre Corneille lui consacre une tragédie en 1634, Thomas Corneille et Marc-Antoine Charpentier en composent un opéra, Gustave Moreau en brosse une toile en 1865 (CF Annexe 2)

Pour les romanciers de la littérature courtoise au XII^e siècle, dans *Roman de Troie* de Benoît de Saint-Maur, Médée devient une belle et savante princesse qui peut faire du jour la nuit et remonter les fleuves vers les sources. C'est une femme amoureuse et dangereuse.

Dans les romans de chevalerie, elle devient plutôt une fée qu'une magicienne-sorcière. On dirait que les romanciers de cette époque l'ont réhabilitée puisque ses crimes, son infanticide ne sont plus mentionnés et que l'auteur trouve que c'est Jason l'amant de Médée qui est le vrai coupable puisqu'il lui préfère Glaucé alors qui avait conclu avec Médée un serment de fidélité. La vengeance de Médée n'est que la punition des dieux contre l'infidélité de Jason.

b. Le Moyen âge

Durant le Moyen Age, c'est l'image d'Ève qui s'impose dans les mentalités. Ainsi au début du III^e siècle, l'écrivain Tertullien, dans un traité intitulé *la Toilette des femmes*, rappelle à celles-ci la Genèse : « Tu enfanteras dans les douleurs et les angoisses, femme ; tu subis l'attraction de ton mari et il est ton maître. » Dans un tel système de pensée, seules les vierges, les veuves et les saintes sont véritablement valorisées et cette triade de modèles féminins est largement diffusée par la pastorale des frères dominicains et franciscains.

La femme chrétienne demeure exclue du champ politique et tous les auteurs médiévaux et modernes défendent cette pensée de Saint Paul citée dans la Saint-Bible, Corinthiens 14 : 34 : « Que les femmes se taisent dans les assemblées ». La loi salique^{vi}, excluant les femmes de la succession au trône, est l'expression la plus remarquable de son rejet et son application dans le royaume de France, la preuve du refus de son intégration dans les affaires politiques.

b.1. Chasse aux sorcières

Le Moyen Age est une époque de plomb et de ténèbres ; ce ne fut pas un hasard que c'est la période – du 13^{ème} et 15^{ème} siècle surtout- qui a témoigné de la fameuse chasse aux sorcières.

L'Église tenait un bras de fer contre tous les esprits et ne proposait aucun remède pour les divers maux qui frappaient les gens dans leur existence même. Ainsi le malaise social fut parié à une maladie psychique. L'époque en question a langui sous les coups des fléaux qui fauchaient de nombreuses âmes dont les plus connus sont : la famine et la lèpre. Les victimes – les malades et les pauvres- allaient demander secours auprès de l'Église qui leur déclarait cruellement :

« Vous avez péché, et Dieu vous afflige. Remerciez ; c'est autant de moins sur les peines de l'autre vie. Résignez-vous, souffrez, mourez. »^{vii}

La femme à l'époque n'était qu'objet odieux et médiocre ; car, l'Église, par une perversion d'idées envisageait la chair - son représentant étant la femme- comme impure^{viii}.

Pendant le Moyen âge, il était question de deux confiances : la confiance dans l'Église et une confiance non ecclésiastique : soit la magie, soit la raison. La vulnérabilité de certains gens les menait à l'alanguissement et à l'attente de la mort. D'autres qui résistaient et qui éprouvaient encore l'amour de la vie désertent les sentiers de l'Église pour retrouver les chemins de la sorcellerie délivrante des maux physiques et salvatrice de troubles spirituels et ce fut la confiance non ecclésiastique.

S'installe par conséquent l'Inquisition : la Terreur de l'époque. Partout où elle était, les esprits rebelles étaient brisés et tout esprit pouvant être désinvolte et insoumis à l'Église fuyait. Arme contre le peuple et qui à chaque fois tourne sur une catégorie différente : tantôt sorcières, tantôt juifs, tantôt musulmans, tantôt militants ; car le maléfice était associé depuis cette époque aux mauvaises opinions : le sceptique et le douteur sont aussi des sorciers.

La chasse aux sorcières s'étant officialisée par des écrits comme *Constitutio Criminalis Carolina* (1532) de Charles Quint, *De la Démonomanie des sorciers* (1580) de Jean Bodin, le *Démonolâtrie* (1595) de Nicolas Rémy. On compte à peu près 100 000 procès dans toute l'Europe avec un pic entre 1560 et 1630. Ces procès s'étaient concentrés dans les régions rurales où pesaient ignorance et pauvreté. Dans ces zones éloignées de l'éducation, les autorités locales avaient intérêt à mener une justice

impitoyable aux dépens surtout des femmes pour des fins plus politiques que religieuses.

Le phénomène s'étend aux opposants politiques de l'Église ; ainsi Jeanne d'Arc – militante pour une cause patriotique- en subit un procès de janvier à mai 1431 (*CF* annexe 3)

« Le but était tant d'asseoir un pouvoir politique parfois contesté que de christianiser en profondeur une société paysanne superstitieuse qui gardait des traces de paganisme, notamment en terre germanique. La dimension religieuse fut incontestablement le second facteur qui caractérisait les contrées où se concentraient les procès pour sorcellerie, à savoir les zones de confrontations, voire de conflits, entre catholiques et protestants. (...) chaque camp accusait son concurrent de diabolisme et s'appliquait à combattre les complices du diable avec zèle afin de conforter et de prouver sa place de seul représentant de Dieu sur terre. »^{ix}

Durant le Moyen Age, vu le contexte historique précédemment cité, s'esquissent des tentatives de création d'un genre littéraire avec ce qui est appelé couramment « textes démonologiques ».

Des traités démonologiques et des pièces de théâtre prolifèrent durant le Moyen Age et on assiste dès lors à la naissance d'un topos littéraire ; topos à l'origine des histoires extraordinaires et du genre fantastique qui « littéralisent »^x des figures déroutantes mais attrayantes. En effet, ce topos n'est pas étranger à l'imaginaire apocalyptique de l'époque, diffusé par la prestigieuse université religieuse la Sorbonne.

b.2. Légendes moyenâgeuses

b.2.1 La Vouivre

Les légendes du Moyen Age reproduisent cet esprit, notamment la légende de la vouivre. Celle-ci reprend le concept d'anima inhérent à toutes les légendes sur les femmes magiciennes- sorcières.

Dans cette légende il s'agit d'une femme qui ressemble partiellement à un serpent et à un dragon ailé (similitude bien révélatrice) mais au fond on nous pousse à y voir une jeune femme séduisante avec un rubis sur son diadème qu'elle laisse sur la rive de la rivière où elle aime plonger. (*CF* Annexe 4) C'est précisément là que la légende acquiert toute son importance et qu'elle se prête à des analyses bachelardiennes.

« De cette constatation, l'on vient à imaginer que le terme de la vouivre évoquerait une réalité obscure, enfouie et enveloppante que l'art a toujours associé au féminin »^{xi}.

On doit penser à la *Vouivre* de Marcel Aymé rédigée en 1943, où le héros du roman Arsène découvre la vouivre sous les traits d'une jeune femme mais l'essor des manipulations amoureuses entre les protagonistes mène Arsène à la mort.

C'est en fait un particularisme de toutes les figures féminines métamorphosées de se faire risquer sa propre existence à leur contact depuis Circé.

L'homme est vaincu par la vouivre. Mais le Moyen Age préfère montrer que seuls les saints peuvent écraser la bête, autrement dit abattre les pulsions et les émotions enfouies : le tableau de *Sainte Marguerite d'Antioche écrasant la bête* peint par Raphael (CF annexe 5) met en scène le triomphe de la sagesse sur les pulsions (l'anima). Triomphe sacro-saint mais non pas humain.

Nous pouvons facilement repérer un rapport étroit entre la sorcellerie-magie, l'imaginaire, la psyché et le réel : toutes ces femmes – sorcières et magiciennes qui peuplent l'histoire de l'humanité ont une vérité et une essence enfouies sous les apparences.

b.2.2 Morgane

Puis un tournant décisif marque l'histoire des femmes -sorcières, magiciennes et fées avec la légende de Morgane : figure féminine dans les textes du XIIème siècle qui marque la mémoire collective des Occidentaux. Il n'est pas un hasard qu'elle soit citée pour la première fois par un évêque-historien Geoffroi de Monmouth dans son poème *La vie de Merlin* (1148).

Monmouth réhabilite Morgane la fée enchanteresse qui a le pouvoir de guérir ; ainsi elle prodigue ses soins au roi Arthur mortellement blessé lors de la bataille de Camlann. Certains récits racontent tantôt que Morgane est une sœur au roi Arthur, tantôt une demi-sœur. C'est là le vrai tournant de voir intégrer un personnage surnaturel dans la sphère intime du roi, voire de la plus forte puissance politique et militaire du pays.

Pourtant, l'amour qu'elle échange avec le roi va susciter haine et colère de la cour royale et son image se déforme et se charge d'une aura maléfique qui la transforme en une opposante de la quête du Graal^{xii}.

Morgane, la fée, subit au XIII^{ème} siècle une métamorphose sombre dans la fameuse série de romans *Cycle de la Vulgate* centré sur le chevalier Lancelot. Elle sera symbole de la méchanceté, de la laideur et de la luxure sans pareille.

Toutefois, durant cette métamorphose de la fée-enchanteresse, elle n'a jamais perdu son pouvoir réparateur de l'injustice : comme toutes les fées. Dans *Le cycle de la Vulgate*, elle a été privée par la reine Guenièvre, qu'elle hait farouchement, de son amour de jeunesse ; ainsi, elle construit une prison magique « Le Val sans retour », où elle détient prisonniers tous les infidèles qui ont trahi l'amour de leurs femmes. C'est effectivement Lancelot – le fameux chevalier- qui libère ces hommes pour partir à de nouvelles quêtes et aventures chevaleresques.

Ainsi peut-on dire que l'héroïsme épique et chevaleresque depuis l'Antiquité au Moyen Age est glorifié aux dépens des femmes : Jason s'évade de l'emprise amoureuse de Médée ; le général Pompée envoie son fils Sextus pour consulter l'infemale sorcière Erichtho après la bataille de Dyrrachium où il a vaincu César durant les dernières guerres civiles à Rome (*CF* annexe 6), Ulysse vainc Circé et arrive à libérer ses compagnons qu'elle a transformés en cochons.

Quand les guerres religieuses s'apaiseront, la chasse aux sorcières déclina. Les premières lueurs de rationalisme^{xiii} et de tolérance jaillissent après le procès contre Jeanne d'Arc suivi de sa réhabilitation en sainte et héroïne de l'Histoire de France.

Durant la Renaissance, les victimes du bûcher sont estimées entre 30 000 et 50 000 personnes dont la totalité sont des femmes, des marginaux et des étrangers (*Candide* en est un témoignage littéraire de ces pratiques : c'est l'un des meilleurs récits de l'Inquisition à l'époque). C'est Louis XIV qui interdit les massacres parce que sa maîtresse – Madame de Montespan- et plusieurs membres de sa cour ont été impliqués dans la fameuse affaire des Poisons ; c'est pour éviter un sort funeste à Madame de Montespan que Le Roi Soleil interdit le bûcher^{xiv}. C'est évidemment une deuxième irruption de la sorcellerie dans les cercles intimes du pouvoir politique après Morgane et le roi Arthur.

L'essor du rationalisme et de l'esprit des lumières calmera les esprits désinvoltes. Le XVIII^{ème} siècle témoigne de la fin de ces procès puisque Diderot écrit dans l'*Encyclopédie* que la sorcellerie n'est qu'une : « Opération magique, honteuse ou ridicule, attribuée stupidement par la superstition, à l'invocation et au pouvoir des démons. »

Dans les temps modernes, les mythes et les sorcières évacueront l'imaginaire collectif pour faire place aux alchimistes puis aux artisans. L'homme a voulu en se dégageant de la magie faire preuve que c'est lui seul qui a le pouvoir de dominer la nature et de la modifier.

II. Magie, alchimie et raison du Moyen Age à l'ère rationnel :

L'Histoire est toujours traversée par des phénomènes qui tourmentent sa relation avec les Hommes. Après la sorcellerie, la technique et les machines viennent au secours de l'Homme.

C'est surtout grâce à l'idée de progrès que magie et sorcellerie s'estompent au profit du rationalisme. Et paradoxalement, les merveilles techniques surgissent de ce même imaginaire d'une époque ténébreuse que fut le Moyen Age avec son credo religieux ; ainsi le savant franciscain Roger Bacon (1214-1294) imagine des chars sans chevaux, des bateaux sans rameurs, des sous-marins. Il est vrai que ces inventions n'étaient destinées que pour armer les fidèles contre l'Anté-Christ. Mais il s'avère que les spéculations intellectuelles peuvent naître de l'enclavement religieux et des pratiques magiques :

« Le progrès scientifique et technique n'est pas étranger à l'horizon intellectuel du Moyen Age, mais il s'exprime selon des modalités propres aux cadres de pensée de ce temps »^{xv}

On peut dire que les visions eschatologiques ont été à l'origine de cet imaginaire rationnel car l'idéal eschatologique est fondé sur quatre principes :

« (1) l'idée de la fin du monde imminente, (2) la croyance en la détermination suprahumaine de l'histoire, (3) la conviction de l'urgence d'agir et (4) la division du monde en deux camps opposés (les bons et les mauvais). »^{xvi}

b.1. Horloge et automate

L'un des rapports problématiques des hommes avec la magie et la sorcellerie fut la maîtrise du temps. Ainsi les hommes avaient recours aux sorcières pour leurs capacités de prévoir, d'arrêter la marche du temps... etc. Ce rapport conflictuel se transforma alors en un art artisanal et technique, à savoir l'horlogerie avec cette roue en mouvement perpétuel imaginée par Villard de Honnecourt.^{xvii}

« Perpétuer », « pérenniser » un mouvement, telle fut l'aspiration de toute action artisanale, technique et magique : les roues de l'horloge et les rouages du temps.

L'essor de l'horlogerie dans les derniers siècles du Moyen Age permet de même la naissance de formes élémentaires d'automates (nous reproduisons dans l'annexe (7) une photo des automates médiévaux) puisque le fonctionnement horloger dépend des mouvements des parties métalliques.

L'automate médiéval est l'incarnation de cette cohabitation et ce croisement que nous analysons entre la magie et la science.

L'un des plus anciens automates- d'après un recensement de *Wikipédia*- en France a été installé sur la façade de l'église Notre-Dame de Dijon à Dijon en 1382 à Courtrai par le duc de Bourgogne. Il comportait à l'origine un automate mû par une horloge et sonnait sur une cloche. Ce personnage ne fut appelé Jacquemart qu'en 1458 et les Dijonnais vont même lui octroyer une famille : Jacqueline son épouse automate, Jacquelinet son fils et Jacquelinette sa fille. Ses enfants sonnaient de quart d'heure en quart d'heure sur les petites cloches.

Le robot ou l'automate est une forme métallique qui imite la vie. On en lit à propos dans des romans de chevalerie, des récits de voyage, de pèlerinage le plus souvent en Orient, à la cour de l'empereur byzantin ; l'Orient fascine mais fait peur à l'image de ces automates profondément ambivalents, à mi-chemin entre le merveilleux et le monstrueux.

Les automates médiévaux sont liés à des alchimistes : la tête d'airain parlante d'Albert le Grand et son androïde, une tête, plus rarement mentionnée, quasi cosmique (capable de contenir l'Angleterre) de Roger Bacon et la mouche et l'aigle de Regiomontanus (alias Jean de Montroyal, Johann Müller). Les deux premiers sont des alchimistes reconnus pour leurs écrits qui font autorité,

le troisième se signale comme alchimiste par sa pratique croisée des savoirs, en particulier mathématique, chimie et astronomie.

G. Naudé, dans son *Apologie pour tous les grands hommes qui ont été accusés de magie*, distingue les magiciens savants (où l'on verra des alchimistes) des bonimenteurs ou sorciers (où l'on voit des bateleurs ou souffleurs, jumeaux manqués des alchimistes). La fabrication de l'automate est pour lui un élément de mesure de la validité d'un savoir.

Dans un récit du XVe siècle, on voit ainsi Albert le Grand, célèbre philosophe scolastique, construire une tête de métal qui parle et répond aux questions qu'on lui pose – Siri au XIIIe siècle... Son élève, Thomas, le futur Thomas d'Aquin, a peur de cet objet qu'il croit envoûté, et le détruit avec un marteau. Et quelle coïncidence que de voir de nos jours Siri devenir un logiciel d'informatique de la marque Apple.

Les créateurs d'automates – les alchimistes - sont mal vus : non seulement ils imitent la création divine, mais en plus ils se prennent pour Dieu

en créant des objets qui paraissent tellement soignés au point d'abuser les vivants : Banchefflore, l'héroïne du roman du même nom, emprisonnée dans un jardin, voit de vrais oiseaux chercher à séduire des oiseaux mécaniques, trompés par le réalisme du chant des automates.

On retrouve cette méfiance avec des grandes figures de la littérature comme Pygmalion, amoureux de sa création, ou le docteur Frankenstein, qui prétend créer la vie et ne produit qu'un monstre.

Les premiers automates fabriqués en Occident apparaissent au XIVe siècle. Au XVe siècle, le duc de Bourgogne Philippe le Bon installe ainsi une galerie pleine d'automates dans son château d'Hesdin : statues qui parlent, oiseaux qui chantent, fontaines cachées...etc.

Les techniques qui animent les robots sont bien plus sérieuses : une meilleure compréhension des rouages, des techniques de contrepoids, des mécanismes d'échappement, permettent en effet l'apparition, dans le même temps, des moulins à vent, plus efficaces que les moulins hydrauliques et qui ont un impact économique fort.

Ce sont surtout les horlogers qui vont bénéficier de ces nouvelles techniques. Le vrai robot médiéval n'est pas l'un des automates qui dansent et parlent au château d'Hesdin : c'est l'horloge astronomique de Strasbourg, chef d'œuvre de mécanique qu'on vient admirer pendant des siècles (*CF* annexe 8)

Si les premières formes du robotisme amusent et étonnent, c'est l'horloge qui change le monde. L'apparition des horloges permet en effet de mieux découper le temps, ce qui permet de mieux le contrôler. L'horloge favorise l'émergence de la notion d'horaire, de retard, d'emploi du temps, notions qui contribuent à l'émergence d'une société disciplinaire, au sens de Michel Foucault. Les automates et les robots étaient des objets de divertissement à l'époque mais c'est leur mécanisme intérieur qui permettra le développement de la machine du temps et de toute autre machine.

Le développement de l'horlogerie à l'époque médiévale inaugure l'esprit de système qui à son tour pose les fondements de l'esprit scientifique (esprit qui ne prendra sa forme intégrale qu'au XIXe siècle d'après Gaston Bachelard)^{xviii}: il n'est aucune science sans système.

Quelques décennies plus tard, Descartes considère la nature comme un vaste mécanisme dont les lois sont purement mathématiques ; et conclut ainsi que tout ce qui est mécanique est naturel, et tout ce qui est naturel est mécanique. Il met ainsi terme à la distinction aristotélicienne entre l'art et la nature.

D'après Descartes, le corps vivant est comparable à un automate perfectionné^{xix} : thèse controversée plus tard par Leibniz et Kant. La circulation sanguine est comparée à une horloge. Toutefois, Descartes dans son fameux *Discours de la méthode* (1637) reconnaît les limites de sa pensée pour plusieurs raisons dont la principale étant inhérente aux différentes propriétés de la matière : l'inertie, le dynamisme ne peuvent jamais s'égaliser.

Mais Descartes disqualifie les prouesses des automates puisqu'ils ne peuvent jamais prétendre à l'humanité parce qu'ils ne sauraient égaler la raison humaine car celle-ci s'acquit des occurrences de la vie. L'être humain le plus « bête » jouit d'une supériorité morale par rapport à un automate.

Les machines au XVII^e siècle se font rares. A part le *Discours de la méthode*, Descartes dans le *Traité des engins* donne un bon aperçu des machines les plus usuelles. Il s'agit de trois feuillets accompagnant une lettre à Huygens (5 octobre 1637 ; AT 1 : 432–447) et intitulés *Explication des engins par l'aide desquels on peut avec une petite force lever un fardeau fort pesant*.

Il s'agit de la description de six machines élémentaires : la poulie, le plan incliné, la vis, le coin, la roue ou le tour, le levier – ; ces machines peuvent s'unir et construire des machines plus complexes. Descartes écrit en effet à la fin du *Traité des engins* :

« Il serait utile pour ceux qui se mêlent d'inventer de nouvelles machines, qu'ils ne sussent rien de plus de cette matière que ce peu que je viens d'en écrire ; car ils ne seraient pas en danger de se tromper en leur *conte*, comme ils font souvent en supposant d'autres principes. »
(AT 1 : 447)

L'utilisation du terme « conte » montre que la machine relève autant du fantasme d'artisans et de mécaniques se fiant à des

« principes » plus ou moins chimériques que du monde des applications concrètes. C'est le rêve technologique et le merveilleux mécanique :

« Le (soi-disant) triomphe du mécanisme est un coup de force avant tout conceptuel dont Descartes propose des illustrations brillantes avant tout pour les besoins de l'exposition de la science qu'il essaie de fonder. Que ce coup de force de l'esprit aille de pair avec la création habile d'un imaginaire mécaniste est tout à l'honneur du philosophe mécaniste. Car c'est bien ce dont il s'agit dans les comparaisons mécanistes choisies par Descartes : toutes conspirent à créer l'illusion plaisante que le monde est peuplé de machines, d'automates, voire de robots de tous poils et que, somme toute, la conceptualité mécaniste a déjà triomphé. »^{xx}

En fait, l'automatisme cartésien est plutôt une philosophie, une considération de l'essence.

Ensuite, c'est l'Encyclopédie qui réhabilite l'artisan dans le monde des savoirs.

L'artisan qui confectionne des horloges, des aérostats, des montgolfières au XVIIIème siècle, remplace la magicienne et la sorcière ; la technique employée remplace les potions magiques qui maîtrisent le temps et l'espace.

Les âges du sommeil de la raison se prosternent devant le passé contrairement aux âges rationnels qui ne voient que le présent pour la foi en l'avenir. C'est pour ces deux raisons que les âges ténébreux ont foncé dans l'intolérance, la superstition ; et les Lumières ont prêché la tolérance car comme l'a bien dit D'Alembert :

« Au fur et à mesure que nos savoir-faire techniques s'accroissent, notre vertu morale grandit elle aussi. »

Pour tous les Encyclopédistes, la technique a une dimension morale et philosophique. Le progrès incarne une nouvelle foi contre la tradition dominée par l'Église à l'ère préscientifique.

Ici il est question de la vertu morale du créateur de l'objet technique mais l'objet technique en lui-même n'a pas de moralité comme l'avait dit Emmanuel Kant dans *Fondements de la métaphysique des mœurs*, section 2 (1785) :

« Les impératifs techniques se rapportent à des fins seulement possibles et dépendent du bon vouloir de chacun. Les impératifs de la prudence portent sur des fins réelles et sont voulus effectivement par tous les hommes. Enfin, «l'impératif catégorique» est l'impératif moral que tout homme se doit de rechercher en tant qu'être rationnel. (...) L'impératif catégorique, quant à lui, s'impose absolument : même si tu ne veux pas être honnête, moralement, tu dois l'être. »^{xxi}

L'essor du machinisme bat son plein et une confiance grandissante s'installe dans le progrès technologique ; confiance entraînant un rejet des classes laborieuses. Rejet qui avait déjà commencé à la fin du XVIIIe siècle : les communautés artisanales redoutent cet essor technique.

«De fait, l'arrivée des machines fait craindre la misère, ce qui pousse certains à les briser. A la fin de l'année 1788, alors que la crise sévit en France, une foule armée de bâtons s'empare d'une machine à filer le coton et la brûle symboliquement en place publique dans le petit bourg textile de Falaise, en Normandie. »^{xxii}

A la veille de la Révolution, les paysans et les artisans indiquent dans les cahiers de doléances rédigés en 1789 que les produits fabriqués par les machines sont source de misère et d'immoralité (parce que produits de mauvaise qualité). Ces émeutes ouvrières ne seront pas les dernières ; ainsi durant le contexte révolutionnaire du XIXe siècle dans le département de l'Hérault en France, les ouvriers se rassemblent pour bloquer la voie à l'arrivée des machines dans des centres lainiers. Ces automates changent les rapports sociaux et méritent de lui forger un nouveau mot : Jules Michelet dans *Le Peuple* (1846) crée le mot en lui attribuant deux sens : puissant agent du progrès démocratique et agent de misère.

Lors de la prise de la Bastille, des paysans, des ouvriers et des artisans se prennent aux machines, saccagent les usines car les machines menacent leur statut et leurs ressources. Ainsi le bris des machines deviendra à partir de cette époque en Europe une peine capitale.

Le XVIIIe siècle est clos à son tour sur une dualité passionnelle vis-à-vis des machines tantôt redoutables tantôt tentatrices.

Puis une nouvelle ère commence celle où on passe du rationnel à l'irrationnel : la nouvelle passion du XIXème siècle. Il n'est pas un hasard que le XVIIIe siècle finissant et le XIXème siècle débutant soient un mélange de romantisme, de scientisme et d'irrationnel. Le fantasme de créer un être humain bat son plein et voilà qu'on aboutit sur le roman *Frankstein* ou le Prométhée moderne de Mary Shelly. Frankstein n'est qu'un automate «un homme artificiel ».

L'histoire littéraire en Europe de la première moitié du XIXe siècle sera marquée par cette nouvelle opinion anti-machiniste. Ainsi la fiction de *Erewhon* de l'écrivain anglais Samuel Butler montre un peuple qui a décidé de renoncer à l'usage des machines après une guerre civile qui a mis face à face des machinistes et des anti-machinistes.

A partir de la seconde moitié du XIXe siècle, l'école et les expositions universelles feront la promotion des machines pour instituer le culte du progrès. Encore une fois, l'histoire littéraire prend un nouveau tournant grâce à Jules Verne et cette nouvelle littérature du merveilleux technologique.

On assiste à un nouveau culte qui ne cessera d'acquérir de l'amplitude jusqu'à nos jours de façon à créer un nouveau complexe de vexation qui se rajoute aux trois vexations proposées par Freud.^{xxiii}

L'expérience des guerres durant les XIXe et les XXe siècle augmente la crainte des machines meurtrières des masses. Emile Zola va brillamment mettre en scène ce nouveau fantasme qui s'ancre dans l'imaginaire : la technique.

Encore une fois, la machine comme la sorcière est féminin. C'est ainsi que Zola personnifie la locomotive dans la Bête humaine^{xxiv} :

« Ce n'est pas un hasard si la locomotive conduite par Lantier porte un nom féminin, la « Lison » : constamment personnifiée dans le récit, elle réunit en elle toutes les passions du héros. Sa mort, à la suite d'un déraillement, atteint un sommet pathétique et témoigne des liens affectifs qui unissent le mécanicien à sa locomotive. Objet de désir et de mort, la machine, à la fois brutale et attirante, apparaît comme une seconde bête humaine. »^{xxv}

Mais Karl Marx trouve qu'il est inutile donc de s'en prendre aux machines ; c'est ainsi qu'en 1867 dans *Le Capital* il distingue entre « la machine et son emploi capitaliste ».

Filippo Tommaso Marinetti traduira cet air du temps dans le *Manifeste technique de la littérature futuriste* (1909) : syntaxe nouvelle et célébration inconditionnelle des objets techniques.

Une nouvelle figure esthétique et anthropologie émerge : l'homme robot dont Filippo brosse ainsi le portrait :

« Âgé de moins de 30 ans, téméraire, pilote de bolide au moteur hurlant »

L'homme au volant : c'est l'homme qui se sert de la machine...mais avec le temps on peut se demander si ce n'est pas la machine qui se sert de lui ? Cela fait penser à Antoine de Saint-Exupéry et son attachement à son avion qu'il maîtrise mais qui finit par le hanter et même le tuer.

L'évolution s'achève significativement par l'acte re-créateur de Bergson qui invente « Homo Faber » (faber est apparenté au verbe latin « facere » qui signifie fabriquer) et remplace la catégorie d'origine proposé « Homo Sapiens » proposé par le suédois Carl von Linn (1758) signifiant sagesse et savoir.

Ensuite, La technique supplante dans certains contextes l'art et la nature ; puis avec Georges Orwell dans *1984* la technologie est au service du pouvoir.

On ne saurait penser l'histoire des idées – même les plus modernes- sans remonter dans le temps mais cette fois-ci l'itinéraire du retour aux sources est proposé d'après une piste latérale, celle jonchée de marginaux et de mineurs : magiciennes, fées, alchimistes et artisans partant de l'Antiquité à l'époque rationnel inaugurée par Descartes.

Dans la deuxième partie du travail, nous avons été attentive au robotisme et automates car ils présentent les fondements de la mécanisation de l'époque moderne ou l'ère anthropotechnique comme l'avait dit Foucault; et Descartes au XVIIème siècle a désiré ériger cet automatisme en catégorie mentale dans la culture occidentale.

Les automates – ancêtres des robots- préfigurent le culte contemporain de la solution technologique capable de tout faire et régler.

En parcourant ces idées dans l'histoire de la pensée européenne, on peut réaliser qu'elles sont fondées sur des continuités – qui d'abord étaient des discontinuités- métaphysiques : où le fantasme et le merveilleux sont liés à la raison.

Depuis toujours on se méfie des machines et de leurs concepteurs. Les alchimistes et les artisans n'ont jamais eu une place distinguée dans la société occidentale. Ils ont toujours été rejetés et marginalisés, et cette marginalisation remonte à une Histoire bien lointaine : depuis l'Antiquité grecque où la figure de Dédale- cet inventeur génial- est damnée parce que ces inventions finissent toujours par des catastrophes ; même son fils Icare trouve la mort. Après les deux guerres mondiales, on ne saurait que condamner les concepteurs des armes, des bombes atomiques, mais la technique devient une dualité de vie et de mort.

Les figures marginales sont la source du progrès du monde contemporain : leurs potions puis leurs inventions sont nées dans leur isolement, dans ce coin reclus des Autres, loin de la société qui les épie mais qui finira par en dépendre. A l'heure actuelle, on ne peut vivre sans machines.

La vraie problématique est de rester et même résister sans être dépassé par le progrès, par les créatures et les appareils que nous avons inventés ; le débat n'étant pas d'aujourd'hui mais continuera et s'échauffera toujours notamment avec ces laboratoires sophistiqués du XXI^e siècle de robotiques humanoïdes qui sont en train de reproduire des figures d'un homme augmenté et amplifié.

Notes

ⁱ Nous dirons plutôt que : « Nature les a rendues sorcières » puisque les femmes ne naissent ni fées, ni magiciennes ni non plus sorcières.

ⁱⁱ Déjà, le Pape Innocent III en 1200 avait annulé toutes les garanties d'accusation : action qui fait couler le sang comme de l'eau ; étant donné que certains accusateurs encourageaient le risque d'être calomniés par un ennemi.

ⁱⁱⁱ « Rédigé par des dominicains, le *Malleus Maleficarum* est considéré comme le plus important traité sur la sorcellerie. Publié en 1486 à Bâle, son succès fut immédiat et durable puisqu'il connût une trentaine de rééditions latines à travers l'Europe jusqu'en 1669. Si sa première partie est théorique, menant une étude sur la sorcellerie, les suivantes ont des buts pratiques. La seconde explique les pratiques de la sorcellerie et comment s'en protéger tandis que la troisième est un véritable manuel à destination des cours de justice instruisant des procès de sorcellerie. » Vacher Aimeric, « La chasse aux sorcières, du XVe au XVIIIe siècle » in *Magiciennes, fées et sorcières*, Novembre 2018 – Janvier 2019, numéro 12, Contes et Légendes, p.90

^{iv} Cela explique certains carnages à l'époque comme par exemple le Tribunal de Toulouse qui mettra au bûcher en un seul jour 400 personnes : « Qu'on juge de l'horreur, de la noire fumée de tant de chair, de graisse, qui, sous les cris perçants, les hurlements, fond horriblement, bouillonne ! » Michelet, *La Sorcière*, *Op.cit*, p. 504. Il arrivait parfois d'étrangler les condamnés au bûcher avant qu'ils ne soient brûlés !

Nous pouvons dire que ces spectacles odieux – même après la disparition des tribunaux religieux – se perpétuent dans des contextes différents ; ainsi la foule va acclamer le spectacle des têtes guillotonnées durant la Révolution française.

^v Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums. (Baudelaire, Voyage)

^{vi} A la fin de l'époque médiévale et à l'époque moderne, l'expression **loi salique** désigne donc les règles de succession au trône de France. Ces règles ont par ailleurs été imitées dans d'autres monarchies européennes.

^{vii} *La Sorcière*, Chapitre IX « Satan Médecin », *Op.cit*. p.520

^{viii} Michelet explique qu'au Moyen Age, les autorités religieuses vénéraient Marie la Vierge : la scholastique de pureté, de la candeur immaculée.

^{ix} *Id.ibid*

^x La littéralisation

^{xi} Darphin Julien, « La Vouivre, une pulsion incontrôlable » p. 75, *Magiciennes, fées et sorcière*, Novembre 2018 – Janvier 2019, numéro 12, Contes et Légendes

^{xii} Le **Graal** est un objet mythique de la légende arthurienne, objet de la quête des chevaliers de la Table ronde. À partir du XIIIe, il est assimilé au Saint Calice (la coupe utilisée par Jésus-Christ et ses douze disciples au cours de la Cène, et qui a recueilli le sang du Christ) et prend le nom de **Saint Graal**. La nature du Graal et le thème de la quête qui lui est associé ont donné lieu à de nombreuses interprétations symboliques ou ésotériques, ainsi qu'à de multiples illustrations artistiques.

^{xiii} On en vient à dire que même les femmes qui s'avouent être des sorcières sont soit des fourbes, soit des demi-folles, soit des malades pliées à des crises d'illusion.

^{xiv} Le danger des poisons est partout au XVII^e siècle. L'affaire éclate en 1672, lorsqu'on retrouve dans les affaires personnelles de l'officier et aventurier Godin de Sainte-Croix neuf lettres de sa maîtresse, la marquise de Brinvilliers – née Marie-Madeleine Dreux d'Aubray –, accompagnées de plusieurs fioles ayant contenu du poison. Dans ses lettres, cette dernière reconnaît avoir empoisonné son père et ses deux frères. Après avoir fui à Londres, Valenciennes et en Hollande, elle rejoint la Belgique. Réfugiée dans un couvent à Liège, elle est arrêtée le 25 mars 1676, puis exécutée. Quelques années plus tard, en 1679, l'affaire des poisons rebondit. Ayant entendu quelques rumeurs d'empoisonnement, un petit avocat, maître Perrin, se confie à la police. Une femme est alors arrêtée : Marie Bosse. Elle aurait fourni des poisons à des épouses de parlementaires voulant se débarrasser de leur mari. (fr.wikipedia.com)

^{xv} Nicolas Weill-Parot, « Le dynamisme méconnu du Moyen Age » in *Le Point références*, Vivre avec les machines, novembre-décembre 2018, p. 29, p.24-29

^{xvi} « Ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considèreront ce corps comme une machine, qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes. » Descartes René, *Discours de la méthode*, 5^{ème} partie, p.50

^{xvii} **La formation de l'esprit scientifique a été progressive.** Elle n'a pu se réaliser qu'à partir du XIX^e siècle, car il était auparavant en butte à maints obstacles inhérents à la quête de la connaissance.

^{xviii} Bouriau Christophe, « L'impératif éthique » *Le Point références*, Vivre avec les machines, novembre-décembre 2018, Descartes René, *Discours de la méthode*, 5^{ème} partie, p.40. La pensée de Kant est bien originale à son époque et même plus parce qu'elle institue jusqu'à nos jours un principe fondateur de toute éthique, à savoir le principe de la responsabilité.

^{xix} Notons l'appellation de cet automate reproduisant l'écriture humaine et les logiciels de l'ère contemporaine.

^{xx} Jarrige François, « Grandeur et misère du progrès technique » in *Le Point références*, op.cit, p.47

^{xxi} Les trois vexations sont la vexation cosmologique de Copernic, de l'évolutionnisme de Darwin et la vexation psychanalytique de Freud lui-même qui fait preuve que le Moi n'est jamais maître.

^{xxii} En parallèle, elle dénonce une autre empoisonneuse. Des affaires de messes noires et de meurtres d'enfants sont révélées. Catherine Deshayes, que l'on connaît sous le nom de « La Voisin », est mise en cause. Elle affirme avoir fourni poisons et sortilèges à des personnes de la Cour. Un tribunal dédié, la Chambre ardente, est alors créé. Madame de Vivonne (la belle-sœur de Madame de Montespan, un temps favorite du roi), la comtesse de Soissons et le maréchal de Luxembourg font notamment partie des personnes impliquées. La Cour vit au rythme des rumeurs : on raconte notamment que Madame de Montespan aurait fait empoisonner Marie-Angélique de Fontanges, l'une de ses rivales.

Au total, la Chambre ardente auditionna 442 accusés et prononça 36 condamnations à mort. Louis XIV ordonna que l'on brûlât les registres le 13 juillet 1709. (d'après le site : <https://www.futura-sciences.com/sciences/questions-reponses/histoire-scandale-cour-louis-xiv-affaire-poisons-5641/>)

^{xvii} *La dimension apocalyptique de l'écologie Al Gore et la crise de l'environnement*, Mémoire de Blanchet-Gravel Jérôme, Québec, Canada, 2016

^{xviii} Villard de Honnecourt est un maître d'œuvre, profession qui englobe le métier d'architecte. Le Carnet de Villard de Honnecourt se composait de 41 feuillets contenant 250 dessins dont 74 sont reliés à l'architecture. On y trouve des planches naturalistes, des représentations de personnages, scènes religieuses ou civiles, des croquis d'architecture et des études géométriques, des engins : machines militaires et des ébauches de machines à mouvement perpétuel.

^{xix} « Y a-t-il des robots au XVII^e siècle ? », *Descartes et l'invention de l'automatisme* par Jean Luc Robin 110–129, portail du XVII^e siècle

^{xx} Nous reproduisons ci-contre un des moments les plus forts de la machine personnifiée : « La pauvre Lison n'en avait plus que pour quelques minutes. Elle se refroidissait, les braises de son foyer tombaient en cendre, le souffle qui s'était échappé si violemment de ses flancs ouverts, s'achevait en une petite plainte d'enfant qui pleure. Souillée de terre et de bave, elle toujours si luisante, vautrée sur le dos, dans une mare noire de charbon, elle avait la fin tragique d'une bête de luxe qu'un accident foudroie en pleine rue. Un instant, on avait pu voir, par ses entrailles crevées, fonctionner ses organes, les pistons battre comme deux cœurs jumeaux, la vapeur circuler dans les tiroirs comme le sang de ses veines(...) et son âme s'en allait avec la force qui la faisait vivante(...) Elle était morte, (...) prenait l'affreuse tristesse d'un cadavre humain, énorme de tout un monde qui avait vécu d'où la vie venait d'être arrachée, dans la douleur » Emile Zola, *La Bête humaine*, chapitre X, 1890, p.335

^{xxi} Pézard Emile « L'incarnation des passions humaines » in *Vivre avec les machines*, *Op.cit*, p. 58

^{xxii} *La dimension apocalyptique de l'écologie Al Gore et la crise de l'environnement*, Mémoire de Blanchet-Gravel Jérôme, Québec, Canada, 2016

^{xxiii} Villard de Honnecourt est un maître d'œuvre, profession qui englobe le métier d'architecte. Le Carnet de Villard de Honnecourt se composait de 41 feuillets contenant 250 dessins dont 74 sont reliés à l'architecture. On y trouve des planches naturalistes, des représentations de personnages, scènes religieuses ou civiles, des croquis d'architecture et des études géométriques, des engins : machines militaires et des ébauches de machines à mouvement perpétuel.

^{xxiv} « Y a-t-il des robots au XVII^e siècle ? », *Descartes et l'invention de l'automatisme* par Jean Luc Robin 110–129, portail du XVII^e siècle

^{xxv} Nous reproduisons ci-contre un des moments les plus forts de la machine personnifiée : « La pauvre Lison n'en avait plus que pour quelques minutes. Elle se refroidissait, les braises de son foyer tombaient en cendre, le souffles qui s'était échappé si violemment de ses flancs ouverts, s'achevait en une petite plainte d'enfant qui pleure. Souillée de terre et de bave, elle toujours si luisante, vautrée sur le dos, dans une mare noire de charbon, elle avait la fin tragique d'une bête de luxe qu'un accident foudroie en pleine rue. Un instant, on avait pu voir, par ses entrailles crevées, fonctionner ses organes, les pistons battre comme deux cœurs jumeaux, la vapeur circuler dans les tiroirs comme le sang de ses veines(...) et son âme s'en allait avec la force qui la faisait vivante(...) Elle était morte, (...) prenait l'affreuse tristesse d'un cadavre humain, énorme de tout un monde qui avait vécu d'où la vie venait d'être arrachée, dans la douleur » Emile Zola, *La Bête humaine*, chapitre X, 1890, p.335

^{xxvi} Pézard Emile « L'incarnation des passions humaines » in *Vivre avec les machines*, *Op.cit*, p. 58

Annexe 1

(*Les Sorcières*, Huile sur toile, Peinture de Francisco de Goya, Madrid, 1797)



Annexe 2

(extrait de la page 59 *Magiciennes, fées et sorcières*, novembre 2018 – janvier 2019, numéro 12)

<p>Peinture. Le peintre a choisi le moment du mythe où le héros vient de conquérir la Toison d'or (représentée ici par une tête de bélier sur la colonne ornée), avec l'aide de Médée. Il foule aux pieds le monstre (représenté par un aigle), alors que Médée lui pose sur son épaule une main amicale et discrètement dominatrice. Peinture de Gustave Moreau (1865). Paris, musée d'Orsay. © Lolo Kozlinski/Contrasto</p>	<p>Opéra. C'est Thomas Corneille, frère cadet de Pierre Corneille, qui écrit en 1693 le livret de la tragédie lyrique de Marc-Antoine Charpentier. Pour le compositeur, cette œuvre tragique est l'occasion de prendre la place du grand Lully, mort quelques années plus tôt en 1687. Portrait présumé de Charpentier et couverture du livret de la pièce. Édition de Christophe Ballard, Paris (1693). © Marc JCA/DR</p>	<p>Tragédie. La <i>Médée</i> de Corneille est représentée pour la première fois en 1635 par la troupe du Marais. Le dramaturge choisit de placer l'action au moment où Médée, répudiée par Jason, doit s'exiler. Lorsque celui-ci prend pour épouse Créuse (Glauce dans l'histoire originelle), Médée tue ses propres enfants et s'enfuit par l'intervention d'un <i>deus ex machina</i> : un char tiré par deux dragons. Dessin de Goffroy, gravure de L. Wolff, éditions Laplace, Paris, 1884. © Solis/Contrasto</p>	<p>Scène. Sarah Bernhardt dans le rôle de Médée, c'est la rencontre d'un mythe moderne et d'un mythe antique. Représentée au théâtre de la Renaissance en 1898, la pièce n'est pas celle de Pierre Corneille mais l'adaptation par Catulle Mendès de l'œuvre du grec Euripide. Affiche lithographique dessinée par Alphonse Maria Mucha (1898). © M11/DR/Contrasto</p>

Annexe 3

(*Jeanne d'Arc insultée dans sa prison*, Huile sur toile , Peinture de Isidore Patrois
1866, Angers, Musée des beaux-arts)



Annexe 4

(*Estampe populaire, 1784, Paris, Musée Carnavalet*)

Les ailes représentent la liberté de mouvement et le détachement de toute contrainte)



Annexe 5

(*Sainte Marguerite d'Antioche écrasant la bête*, Peinture de Raphael, Huile sur toile, Musée de Kunst-Historisches, Vienne, 1518)

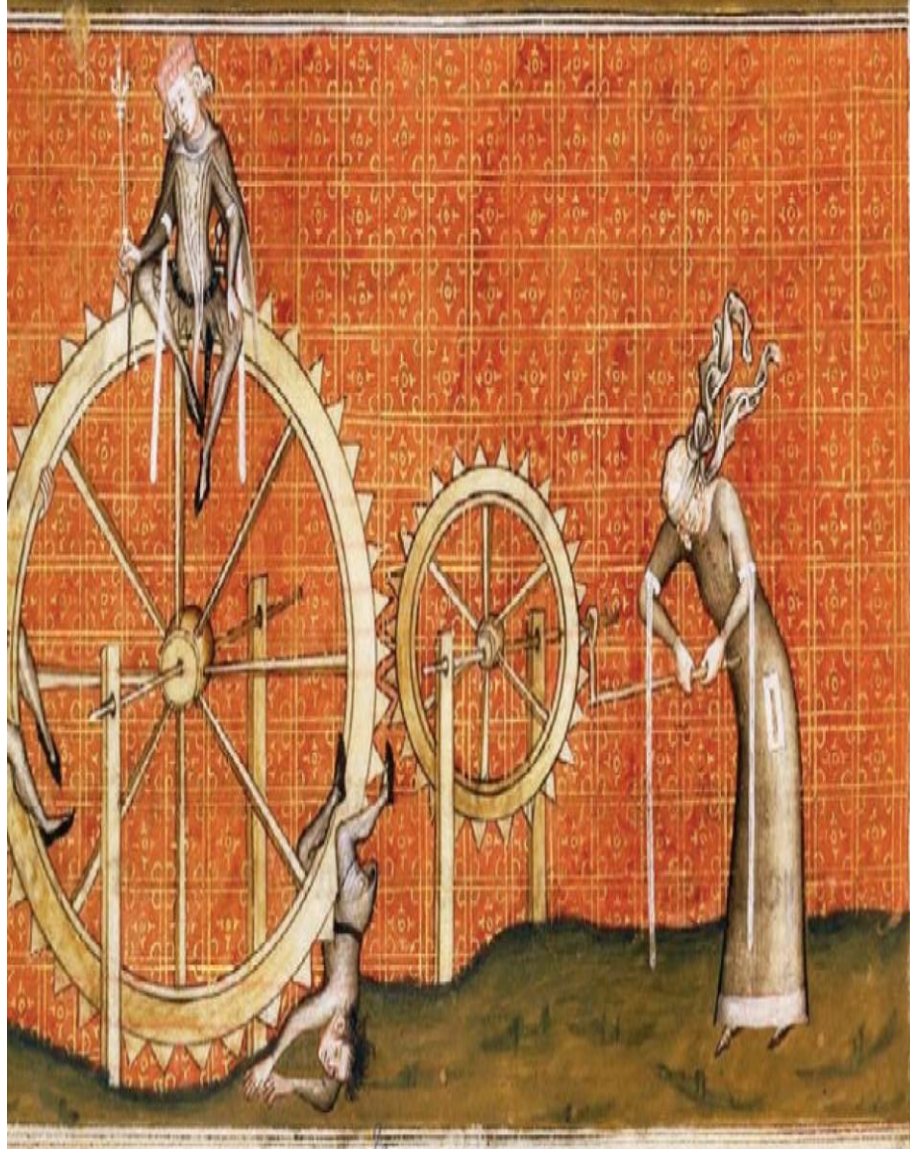


Annexe 6

(Miniature tirée de *Le Fait des Romains*,1479, British Library)



Annexe (7)



Annexe (8)



Bibliographie

1. Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Bibliothèque des textes philosophiques, Vrin, 2000
2. Blanchet-Gravel Jérôme, *La dimension apocalyptique de l'écologisme*, Québec, Canada, 2016
3. Descartes René, *Discours de la méthode*, 5^{ème} partie, 1^{ère} édition 1637, (Edition consultée est la version numérique disponible sur Kindle)
4. Michelet Jules, *La sorcière*. Paris: Garnier-Flammarion, Éditeurs, 1966, 314 pp. Collection "Le livre de poche". Première édition, 1862. Une édition numérique réalisée par M. Jean-Marc Simonet, professeur retraité de l'enseignement, Université de Paris XI-Orsay.
5. *Magiciennes, fées et sorcières*, Novembre 2018 – Janvier 2019, numéro 12, Contes et Légendes
6. *Le Point références*, Vivre avec les machines (dossier) , Paris, novembre-décembre 2018.
7. Robin Jean-Luc, *Descartes et l'invention de l'automatisme*, p. 110–129, portail du XVII^e siècle.
8. Zola Emile, *La Bête humaine*, Le livre de poche, Classiques, Paris, 1972